
Dr A. de Mets
ICONOGRAPHIE
MÉDICALE
UNIVERSITAIRE
BELGE
1834-1934
REMBERTVS DODONAEVS.
CAROLVS CLVSIVS.
LABORE ET CONSTANTIA.

ICONOGRAPHIE MÉDICALE

UNIVERSITAIRE BELGE

1834

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OPUSCULE 100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER SIMILI ART 8° RAISIN NUMÉROTÉS DE 1 A C.

Iconographie Médicale Universitaire Belge
1834-1934

Lorsqu'en 1830, la Belgique, excédée d'une longue succession de dominations étrangères, eut enfin conquis son indépendance, elle se donna une constitution garantissant toutes les libertés. Elle mit au-dessus de tout un statut monarchique et choisit une dynastie dont la vie s'est heureusement confondue avec la sienne : dynastie glorieuse qui a conduit le pays vers les plus hautes destinées; succession de rois admirables que l'Histoire a dénommés :

Léopold I, le Sage
Léopold II, le Grand
Albert I, le Victorieux

* * *

Le terrible orage de 1914 trouva tous les Belges serrés



Léopold Ier — Albert Ier — Léopold II

autour du Trône dans une indéfectible fidélité : plus de quatre années d'épreuves et de misères supportées en commun scellèrent l'union de la Nation et de la Dynastie.

Le tragique accident de Marche-les-Dames où le roi Albert

IN · MEMORIAM

ALBERTI · REGIS · BELGARVM

NOBILISSIMI · AC · GLORIOSISSIMI · PRINCIPIS

QVI · DE · HAC · RVPE · DECIDIT · EXANIMIS

XVII · FEBRVARII · MCMXXXIIII

ANNO · AETATIS · LVIII · REGNI · XXIIII

PATRIA · MAERORE · AFFLICTA

HVNC · TITVLVM · PONENDVM · CVRAVIT

SEMPER · AD · ALTIORA TENDENS

IN · SVMMVM · FASTIGIVM

SVBLATVS · EST · MORTE

Inscription du mémorial de bronze qui sera fixé au roc tragique de Marche-les-Dames



Le roi Léopold III et la reine Astrid

trouva la mort, plongea la Famille Royale et la Nation belge tout entière dans un deuil cruel.

La Nation conservera pieusement la mémoire de son Roi, qui fut un modèle pour tous, pour ses soldats, dont il fut l'idole, pour ses sujets qui, après une guerre cruelle, trouvèrent en Lui un guide et un appui.

La Nation a reporté tous ses espoirs, toute sa confiance sur son jeune Roi, le quatrième de notre glorieuse Dynastie. Léopold III a hérité des solides vertus de ses illustres prédécesseurs. Il s'est donné tout entier à la Belgique.

* * *

« Ruinée par la Révolution du XVI[e] siècle, les guerres du XVII[e], la Belgique du XVIII[e] siècle tomba à trois millions d'habitants. Si la Belgique du XIX[e] siècle échappa à cette calamité, elle le doit à la prévoyance et au génie de son Grand Roi qui créa et lui légua son domaine africain, Celui, dont le Roi Albert, dans une séance mémorable à Londres, évoquait la grande figure avec un accent et une émotion qui ont été remarqués par tous les auditeurs. »

F. Neuray.

* * *

Le XVIII[e] siècle s'en allait dans un marasme économique, intellectuel et moral complet, des garnisons étrangères occupaient une ligne de forts contre la France et en plus des régiments autrichiens occupaient le pays.

La création de l'Académie des sciences en 1769 par notre souveraine Marie Thérèse signifiait le réveil de l'esprit.

L'Université de Louvain, empêtrée dans les vieilles formules, est tombée dans un marasme profond. Les jeunes gens lèvent les

yeux au-delà des frontières. Ils vont en Hollande, où Leyde et Amsterdam brillent d'un vif éclat, et en France à Paris, Reims ou Montpellier, intenses foyers d'étude. Le gouvernement entérine leurs diplômes.

Survient la Révolution Brabançonne provoquée par l'arbitraire de Joseph II; elle échoua piteusement par défaut de guides capables et de cohésion nationale. Les esprits n'étaient pas murs pour l'indépendance.

L'invasion française mit fin au régime autrichien. La misère était grande, Anvers, la puissante métropole tombée à 35.000 habitants dont la moitié des indigents.

La République s'annonçait comme le Sauveur du pays au nom de la Liberté et de la Fraternité; elle fut néfaste.

Les lourdes charges fiscales, les réquisitions, l'impôt forcé de cent millions, la vente des biens nationaux, les persécutions et les exécutions troublent profondément le pays et le ruinent.

Les levées des conscrits provoquent des soulèvements. Cette nouvelle chouannerie est impitoyablement noyée dans le sang.

Période néfaste aussi pour les études et les vocations médicales.

Le Consulat vient à point nommé soulager le pays. Les écoles de médecine primaire ouvertes dans les chefs-lieux de département conquis ont du succès (décret du 10 fructidor au IX).

Il en est sorti de nombreux officiers de santé pour les besoins de l'armée et de la population civile.

Après Waterloo, le régime hollandais. On lui doit la création des Universités de Gand et de Liége (1818) tandis que Louvain, à peine ressuscitée, est étranglée.

Mais les jours des écoles de médecine sont comptés, la suppression du grade de chirurgien et d'officier de santé fut leur arrêt de mort. (1840).

Les événements de 1830 avaient eu une répercussion fâcheuse sur l'enseignement supérieur. Les cours des universités de Gand et de Liége sont suspendus; plusieurs professeurs, suspects d'orangisme, sont licenciés.

En 1834 l'enseignement reprend son cours normal. Louvain sort du tombeau et Bruxelles se voit dotée d'une université nouvelle. Cette date méritait d'être rappelée d'autant plus qu'aujourd'hui, après cent ans, nos Universités refondues, pourvues d'une organisation moderne ont fait peau neuve.

Bruxelles et Louvain ont fêté dignement ce glorieux centenaire. Il nous a semblé opportun de passer rapidement en revue ce siècle de la vie universitaire médicale et de rappeler le souvenir de nos anciens maîtres dont beaucoup ont illustré l'enseignement et la nation belge.

* * *

Le XIXe siècle fut marqué par une révolution complète de la science médicale. Une première fois au début, l'anatomie pathologique, créée par Bichat, développée par Virchow, fait crouler les vieilles conceptions. Cinquante ans plus tard, un autre astre s'élève. Pasteur vient éclairer d'un jour nouveau la pathologie et conduire la thérapentique dans la voie du salut. Le règne des laboratoires s'ouvre : recherches physiologiques et biologiques renouvellent le vieux canon médical; instituts de recherches dans le domaine de la chimie, de la physique, de la mécanique, dont le Roi Albert I s'est fait l'apôtre enthousiaste, entraînant à sa suite les chefs de l'industrie et de la finance.

* * *

La médecine est sortie de ses langes entraînant avec elle la chirurgie, que l'anesthésie et l'antiseptie ont conduite à toutes les conquêtes. Faut-il alors dédaigner tout le passé et les conquêtes de la clinique ?

d'Arenberg écrivait il y a soixante-treize ans : « La Science, c'est nous ! disent ou pensent la plupart des savants d'aujourd'hui. Parole vaniteuse et mensongère qui témoigne de beaucoup d'ingratitude et d'ignorance; non, la Science est l'œuvre de l'humanité tout entière, elle constitue un héritage péniblement accru par le labeur incessant des générations qui nous ont précédés, et qu'à notre tour nous devons transmettre en y ajoutant les fruits de nos propres recherches. »

Faisons donc le bilan de l'enseignement médical, depuis 1834, aux Universités de Liége, Bruxelles, Louvain et Gand.

I. — LIEGE

Liége, capitale d'une ancienne principauté; Liége, la « **cité ardente** » que 1914 allait glorifier devant le monde, devait à la présence d'un prince-évêque, protecteur des arts et des sciences, des avantages considérables : les médecins étaient honorés et respectés; beaucoup étaient licenciés aux universités étrangères, à Pont-à-Mousson, à Reims, à Paris, à Montpellier, quelquefois à Louvain.

Pendant la Révolution française, tout devint chaos dans la profession médicale, mais l'ordre se rétablit bientôt sous le Consulat.



L'université en 1830

Dans cette nouvelle galerie médicale, nous rencontrons :

Nicolas - G. Ansiaux (1780-1834). Fils de Nicolas-Antoine, médecin et conseiller du dernier prince-évêque, reçut les premières leçons d'un médecin français dans l'abbaye du Val des Escholiers à Liége transformée en caserne; il acheva son instruction à Paris en 1803.

Frappé de l'ignorance des chirurgiens, il ouvrit, avec Comhaire et Sauveur, un cours d'anatomie et de chirurgie dans l'église Saint-Clément — démolie depuis. L'instruction était complétée par des leçons cliniques à l'Hôpital de Bavière.



J.-Antoine Leroy
enseigna la physiologie

Cette école doit être considérée comme le berceau de l'Université de Liége. De cette école sortirent nombre de praticiens et de chirurgiens d'armée. En 1818, elle se confondit avec la Faculté de Médecine dont Ansiaux, Comhaire et Sauveur furent les premiers et seuls professeur.

Quatre générations d'Ansiaux ont leur nom lié à l'Université de Liége.

Comhaire (1776-1837) avait étudié à Paris et fut prosecteur de Dupuytren qui

l'estimait beaucoup. Rentré au pays il attacha sa fortune à celle d'Ansiaux.

Sauveur (1766-1838) avait aussi étudié à Paris — où il avait été le compagnon de Fouché (le futur duc d'Otrante, plus tard disgracié). Sauveur lui aussi, connut la disgrâce.


Th. Schwann

Il partagea les cours avec Anciaux et Comhaire.

Borlée (1817), fut, avec Ansiaux, un des initiateurs de l'ophtalmologie à la Faculté.

Fohlmann (1794-1857). Une des nouvelles recrues de l'Université, en 1817 ; anatomiste distinguée, il démontra la communication des lymphatiques avec les veines rénales et sacrées. On lui doit un musée anatomique remarquable, qui s'est développé depuis.

Gaëde (1795-1834). Enseigna les sciences naturelles. Il organisa avec Courtois les collections botaniques dans le jardin des Jésuites; elles furent transférées en 1843 à leur emplacement actuel.

Morren (1807-1858). Reprit la succession de Gaëde, et enseigna en même temps l'anatomie en 1830. Botaniste d'une renommée mondiale. Son fils lui succéda dignement.

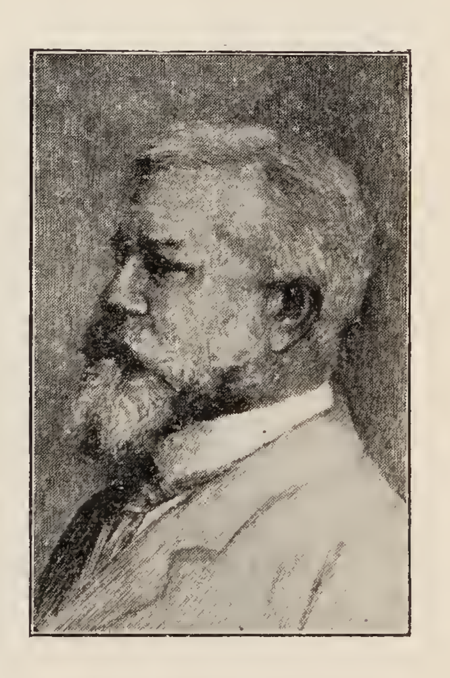
Raikem (1783-1862). Après avoir enseigné à Paris fut rappelé à Liége où il institua en 1835, le premier cours de physiologie.

Schmerling (1791-1836). Savant universel, botaniste, géologue, médecin, professeur. Il fut le premier à démontrer que l'homme était contemporain de l'ours des cavernes. Il fait encore autorité aujourd'hui.

Simon (1794-1861). Elève de l'école Saint-Clément, se distingua comme accoucheur et comme instructeur de sages-femmes.

Citons encore : Vossen (1797-1893) ; Wilmart (1818-1863); Delvaux de Fenffe (1832-1863), Delavacherie (1796-1848) ; Hense (1819-1854).

Lacordaire (1801-1858). Frère du célèbre oratorien, enseigna la zoologie.


Van Beneden fils

Avec Schwann Theodore (1810-1879), le laboratoire entre en scène. Schwann étudia la génération spontanée et exposa la théorie

cellulaire. Il étudia la vie et la reproduction des cellules, donna le nom de « Cariocinèse » aux phénomènes de reproduction des cellules et devint le maître renommé d'une nouvelle école.

Citons : Masius (1836), disciple de Claude Bernard, professe la physiologie et la pathologie; avec Van Lair, il publie un traité de pathologie encore à jour.

Wasseige (1827) dont le manuel d'accouchement est recherché

* * *



L'Université - Etat actuel

La Faculté de de Médecine de Liége s'enrichit pendant ces cinquante dernières années de nouveaux instituts fort remarquables, dotés d'un matériel scientifique de premier ordre, et où professent des maîtres jouissant d'une très grande réputation dans le monde savant.

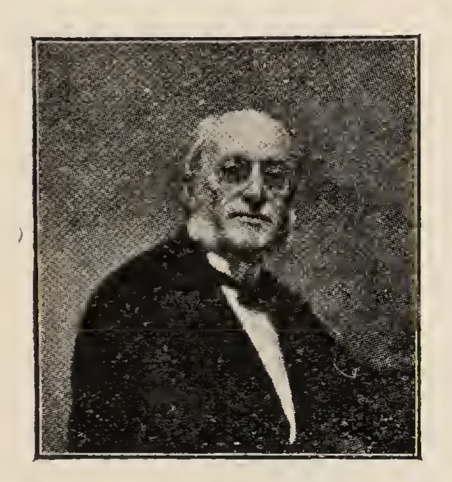
De chaque côté de la Meuse s'élèvent : l'Institut de Botanique et de Pharmacie, annexé au Jardin Botanique, les Instituts de Zoologie (Van Beneden), de Physiologie (Leon Frédéricq), d'Anatomie (Auguste Swaeden), de Chimie (Walthère Spring) et de Physique.

Enfin de nombreux établissements hospitaliers sont réservés à l'enseignement de la médecine et de la chirurgie: l'Hôpital de Bavière, la Maternité, les Sanatoria pour maladies mentales, etc.

La Faculté de Liége n'a fait que prospérer depuis sa fondation; une émulation fit se lever une génération de chercheurs et de savants : les Firket, les Francotte, les Fraipont, les Trois-Fontaines, les Lenger, les Fuchs, les Nuël, les Weeckers, les de Beco, les Dautrebande et beaucoup d'autres, encore vivants, qui honorent par leurs travaux l'Université, la Science et la Patrie belge.

II. — BRUXELLES

La création de l'Université de Bruxelles date de 1834. En 1425, lors de l'établissement du **Studium generale** à Louvain, on fit valoir en faveur de l'ancienne capitale du Brabant sa profonde déchéance, due aux malheurs des temps; Bruxelles qui était également candidate pour une Université fut écartée. En 1786, Joseph II, outré de la résistance de Louvain, ferma l'Université et transféra les Facultés à Bruxelles. Transfert éphémère, car l'Université disparut sous l'occupation française. Un peu plus tard, Bruxelles chercha en vain à obtenir une école de médecine.



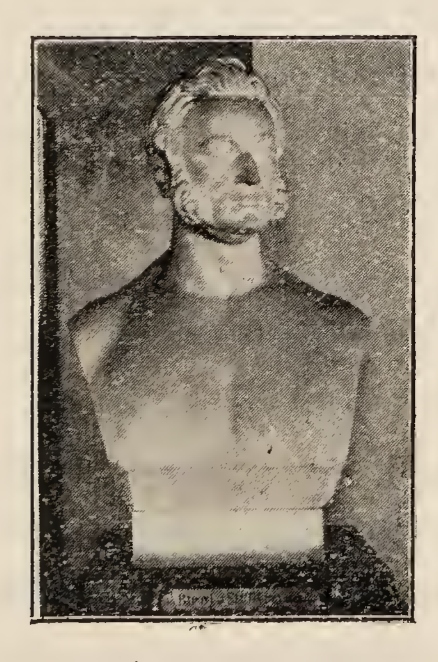
L.-F. De Roubaix

Dans l'intervalle, un médecin courageux, Torrade, avait entrepris des cours libres de médecine et de dissection — qui bientôt se muèrent en école, avec cours de clinique à l'hôpital Saint-Pierre.

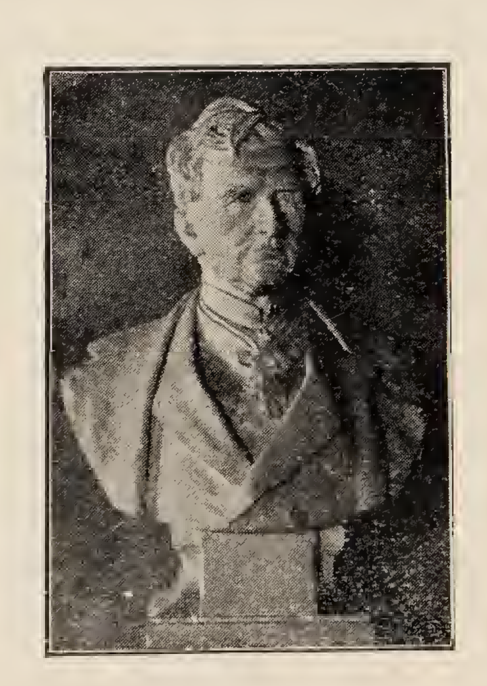
Lors de la réunion à la Hollande, Bruxelles qui voulait une Université unique, ne fut pas plus heureuse. Louvain, Gand et Liége furent préférées.

Pendant les premières années qui suivirent la révolution de 1830, il régna une anarchie complète dans l'enseignement médical. Mais une réaction survint :

Louvain et Bruxelles inaugurèrent chacune une Université nouvelle. De tendances différentes, opposées l'une à l'autre, elles répondaient à un besoin de savoir et de science. A cent ans de distance, on peut le proclamer, elles ont rempli leur mission.



Baron Seutin



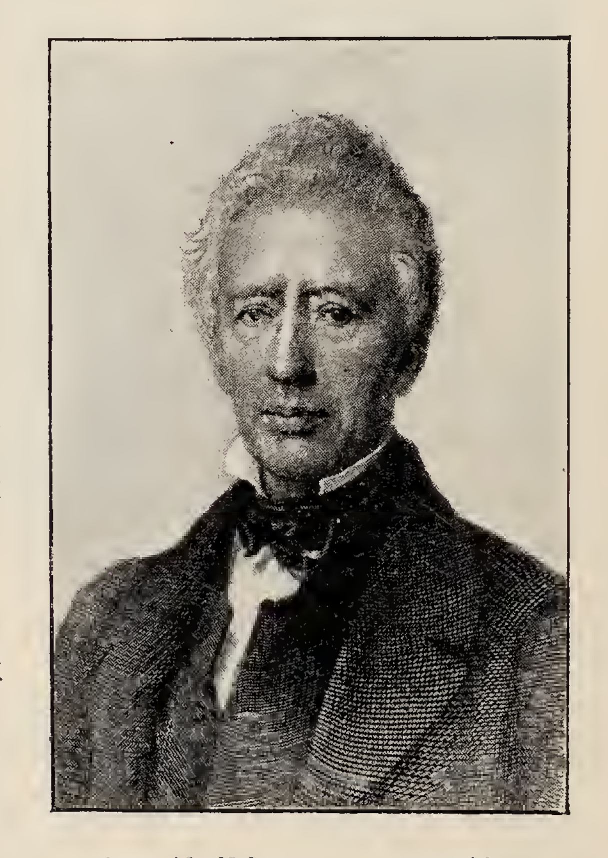
Vleminckx

Les débuts furent durs, comme dans toute œuvre nouvelle Bruxelles connut des heures pénibles, car il fallait des hommes de bonne volonté pour un programme naturellement très chargé. Si parmi les professeurs du début, certains ont laissé un nom dans l'histoire de la médecine, d'autres eurent une carrière éphémère.

Pour apprécier dans un sentiment de justice le mérite de ces professeurs, il importe de se rendre compte de l'état de la science à cette époque; ils ont manqué de maîtres avant d'être les maîtres qu'ils sont eux-mêmes devenus.

Parmi ces professeurs débutants, citons :

De Roubaix L. F. (1813) prosecteur en 1837. Enseigna et pratiqua la chirurgie avec talent. Guiette Jos. (1806-1837) physiologiste distingué, fut emporté prématurément; Guillery Père (1791-1861), enseigna la chimie et la physique. Son fils, Hippolyte, fut un chirurgien de mérite; Graux Pierre-Jos. (1796-1873), excellent anatomiste et publiciste médical; Kickx Jean, botaniste remarquable; Pasquier (1802-1848), enseigna la pharmacologie et la médecine légale; Seutin L. J. (1793-1852), célèbre par son pansement amovo-inamovible et ses travaux sur les fractures. Uytterhoeven (1799-1858), enseigna la chirurgie, la médecine mentale et l'ophtalmologie. Fonda une organisation anticipée de Croix-Rouge; Van den Corput Henri (1796) professa la matière médicale; Van Heuvel (1802) professeur d'obstétrique, inventa le pelvimètre et le forceps-scie; Van Mons (1800-1835) enseigna la pathologie générale.



Barthélémy Du Mortier

A ces Maîtres de la première heure beaucoup de leurs élèves ont succédé en honorant la science et l'Université.

Errera (1849), Crocq (1848), Depaire (1864), Paul Heger (1846), J. Thiry (1848), J. B. Coppez (1870), Rommelaere (1867), Rouffart-Sacré (1865), Stiénon (1876), Capart (1877), Higguet. Voici enfin la brillante cohorte des contemporains — dont plusieurs ont survécu et dont les noms sonnent

comme une fanfare: Verhoogen, Demoor, Depage, Bordet, Gallemaerts, H. Coppez, De Boeck.

Une génération nouvelle s'est levée qui ne sera pas indigne de ses prédécesseurs.

L'Académie de Médecine date de 1840. Sous l'influence du Dr Vleminckx, J. B. Nothomb, l'illustre homme d'Etat, fit naître l'Académie, conservatrice des traditions scientifiques de la médecine; elle eut toujours la confiance du pouvoir dans toutes les questions touchant à l'hygiène publique.

Elle compta parmi ses membres : Vleminckx, président ; Graux, premier vice-président ;; Lombard, deuxième vice-président; Sauveur, secrétaire.

Vleminckx (1800-1876) demeura à la présidence pendant plus de 25 ans. Il exerça une influence considérable; dès 1830, il s'était attaché à l'organisation du Service de Santé de l'Armée, et à la lutte contre le trachome.



Le Palais des Académies

En 1841, l'Académie discuta la question du cumul de la médecine et de chirurgie interdit jusqu'alors.

On craignait que la pratique de la chirurgie, restée en sous-ordre, ne nuisît au prestige de la médecine.

En 1833, il y avait en Belgique, sur une population de 3.795.437 habitants, 1.010 médecins et 894 chirurgiens; parmi ces derniers 487 étaient de véritables chirurgiens, et 387 d'anciens officiers de santé.

La question du cumul fut réservée provisoirement.

L'Académie des sciences fondée sous sous Marie-Thérèse, ressuscitée par le roi Guillaume, compta parmi ses membres les plus éminents:

J. Plateau et Quetelet.

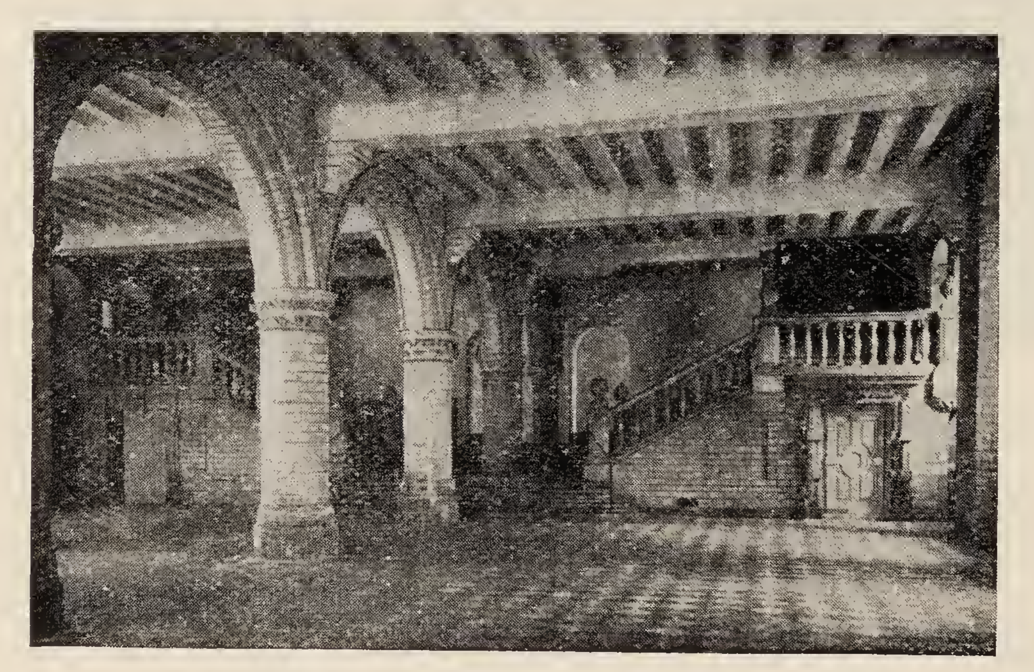
Plateau Joseph (1801-1885) fut un des meilleurs physiciens et biologistes des temps modernes à qui les sciences médicales et spécialement l'ophtalmologie, la physiologie optique doivent beaucoup.

Devenu aveugle à 40 ans à la suite d'une observation de soleil, il poursuivit ses études et ses découvertes jusqu'au seuil du tombeau.

Son fils, L. Plateau (1891-1910), enseigna l'anatomie comparée avec beaucoup de succès.

III. — LOUVAIN

L'Université de Louvain, rétablie en 1815 comme Institut d'Etat, fut troublée dans sa courte et nouvelle existence par la création du **Collège philosophique,** établissement d'études pour les jeunes gens se destinant à l'état écclésiastique. Mais le clergé s'étant élevé contre l'enseignement qui s'y donnait, ce collège fut supprimé en 1829. Après la Révolution de 1830, deux seules Universités furent maintenues : celles de Gand et de Liége.



L'ancienne université de Louvain
La Salle des Pas-Perdus

C'est alors que l'autorité communale de Louvain demanda pour la ville la rentrée en jouissance des bâtiments et collections ayant servi à l'enseignement, ce qui fut accordé.

Cependant, en 1834, les évêques de Belgique réunis à Malines avaient fondé, dans cette ville, une Université Catholique



L. HUBERT



Le baron Michaux

qu'ils transférèrent l'année suivante à Louvain. Cette Université devint donc l'héritière directe de la Vieille Université fondée en 1429.

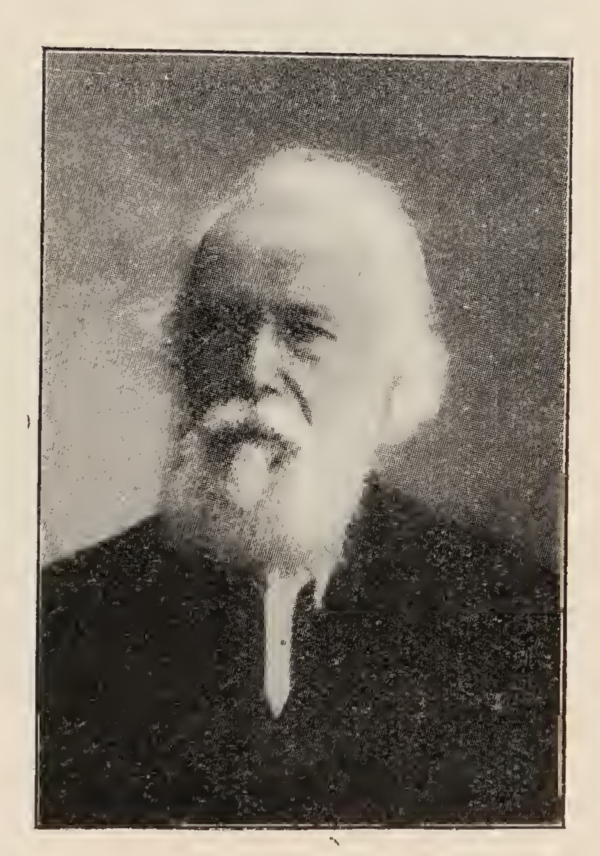
L'inauguration de la Nouvelle Université eut lieu à Louvain au milieu de réjouissances publiques et Monseigneur de Ram en fut le premier recteur (1)

Rétablie en même temps que Bruxelles, ces deux universités étaient dressées l'une contre l'autre, doctrine contre doctrine, il a fallu l'épreuve de la guerre, pour trouver un terrain neutre le **noman's land** de la science.

L'évolution de Louvain fut paisible, mais rapide.

La vieille **Alma mater** avait ses fidèles. Amputée de ses riches revenus d'antan, elle retrouva une partie de ses anciens collèges: de vieilles fondations lui revinrent. Et plus tard, elle construisit au fur et à mesure de ses besoins, de nouveaux instituts.

Si, dès le début, l'Université fut fréquentée par de nombreux élèves, la Faculté de Médecine eut le bonheur de trouver tout de suite une équipe remarquable de Professeurs qui enseignèrent durant de longues années. Elle ne connut pas les rivalités et les dissensions intestines, qui rendirent la vie si pénible à sa rivale de Bruxelles. Nous notons en 1835 parmi les professeurs:



P.-J. Van Beneden

Craninx (1805-1890), bon clénicien; Baron Michaux (1801-1891), chirurgien de grand mérite; Van Biervliet (1802-1868), anatomiste probe

(1) L. Van der Essen. Une institution d'enseignement supérieur sous l'ancien régime. Vromant et Cie, éditeurs.

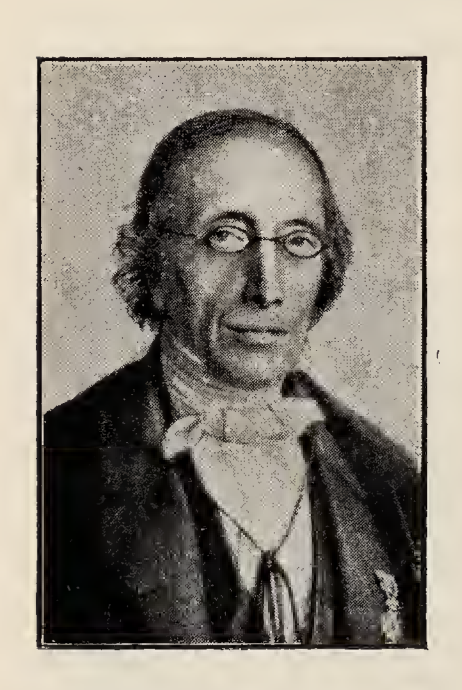
et diligent; Francken (1805-1871), matière médicale; Baude (1776-1856) pathologie chirurgicale; Hairion (1809-1887), un des protagonistes de l'ophtalmologie; Hubert L. (1810-1876), obstétricien et gynécologue. Son fils, E. Hubert, auteur d'un traité d'accouchements, lui succéda avec autorité; Martens (1797-1862) botaniste réputé et apprécié, a laissé sa chaire à son fils.

Petit à petit les anciens disparaissent. A l'amphithéâtre de Van Biervliet nous retrouvons Van Kempen, Ledresseur, Venneman, et aussi Van Gehuchten, une des pures gloires de la médecine belge. Nélis décédé en pleine maturité.

Dans le royaume des cliniciens, nous trouvons Hayoit et Verriest, l'organisateur des laboratoires d'histologie normale et pathologique, puis Denis, créateur du laboratoire de bactériologie et fondateur d'école, ensuite Carnoy et Gilson.

Hairion, un ophtalmologue de l'époque héroïque, a eu comme successeurs : Noël, Nuël, Venneman, puis Van der Straeten.

D'autres spécialités sont nées: l'oto-laryngologie, avec Delmarcel, Vanden Wildenberg.



Martens père

Masoin enseigna la physiologie avec distinction: il eut comme successeur d'Hollander. Parmi les successeurs de Michaux, mettons au tout premier rang : De Baisieux père et fils, Dandois. Schockaert continua la tradition.

P. J. Van Beneden (1809-1895), une des plus grandes illustrations de l'Université et du pays, enseigna la zoologie avec un rare talent, sa réputation était mondiale. Il a laissé une œuvre scientifique énorme: les transformations des vers nématodes; il eut deux continuateurs: son fils, un autre lui-même qui professa à Liége et devint célèbre comme biologiste, et puis Gilson.

* * *



Hairion

Louvain ne possède pas, comme les Universités de l'Etat, ni comme Bruxelles, depuis la guerre, des monuments où sont somptueusement logés des laboratoires. La beauté des logis ne crée pas la science. En 1883, nous avons vu Pasteur travailler dans un réduit dont personne ne voudrait aujourd'hui !

Les laboratoires de Louvain, établis avec soin, suffisent à toutes les recherches pour les maîtres et pour les élèves désireux de se spécialiser.

Les **Vieilles Halles** où l'Université s'installa en 1679 et dont le premier étage constituait la célèbre Bibliothèque, furent brûlées pendant la guerre, en 1914. Une nouvelle Bibliothèque, due à la générosité américaine, s'élève grandiose, Place du Peuple; elle est déjà très riche de dons importants.



Aula universitaire de Gand



Cette remarquable construction de l'époque de Louis XIV située Marché au Blé, à Gand, a été démolie il y a 30 ans.

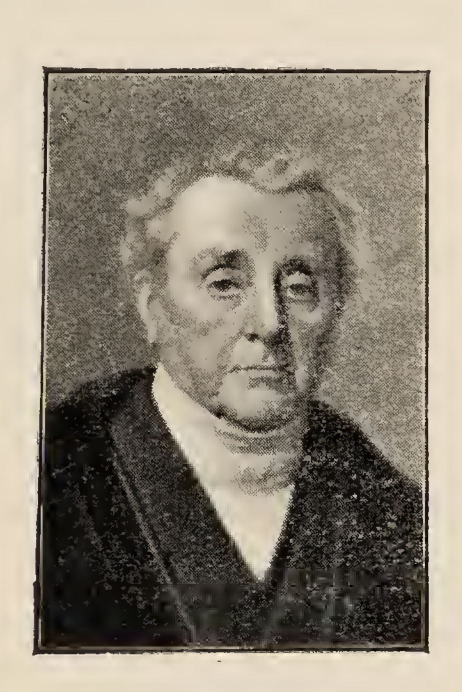
Avant la révolution française elle servait notamment de local pour les leçons de chirurgie et d'anatomie.

IV. — GAND

La ville de Gand dut à Charles Van Hulthem, son école de médecine primaire, en 1804, son pardin botanique; plus tard, en 1817, son Université, et, en 1830, la restauration de la Faculté de Médecine, les autres facultés ayant été démembrées pour cause des conspirations orangistes et militaires.



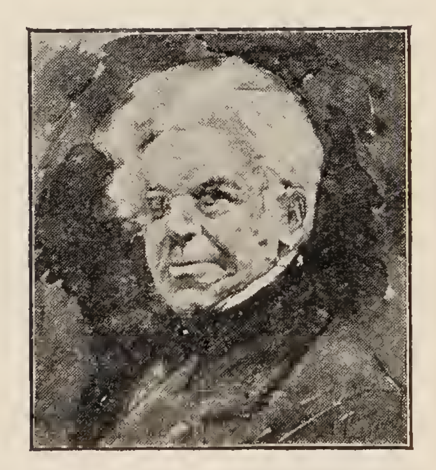
Kesteloot


Van Coetsem


Kluyskens

Van Hulthem fut aidé dans cette tâche par un des premiers pionniers de la science médicale de Belgique: J. E. Kluyskens (1771-1843), simple chirurgien, en service dans l'armée autrichienne, puis dans l'armée hollandaise. En 1797, on le trouve à Gand, chirurgien à l'Hospice de la Byloke, Premier professeur à l'école de médecine, alors au Pakhuis, il fut un animateur par excellence et entraîna avec lui la première équipe de professeurs dans l'Université nouvelle en 1817.

Le titre de docteur en médecine et en chirurgie lui avait été décerné sans examen ; esprit universel, savant primesautier, il enseigna tour à tour diverses branches et laissa de nombreux écrits en français.

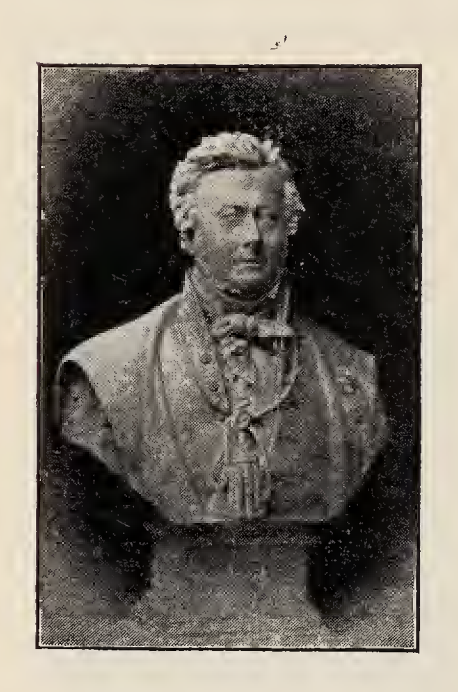

Burggraeve

Chargé en 1815 de diriger une des ambulances à Waterloo, il eut à soigner 9.000 blessés et fit plus de 300 amputations. Avec Van Rotterdam, il combattit avec succès le Broussaiïsme et parvint à en préserver sa génération médicale. Fit partie de l'Académie de médecine, lors de sa création en 1840.

A côté de lui nous trouvons :

Van Rotterdam Jean (1759-1834). Esprit très cultivé, élève de Louvain, enseigna la pathologie interne.

Kesteloot (1778-1852). Fit son éducation médicale et sa carrière à Leyde. En 1817 il devint professeur à l'Université. Ne fut pas nommé à nouveau en 1830 à cause de ses idées orangistes.



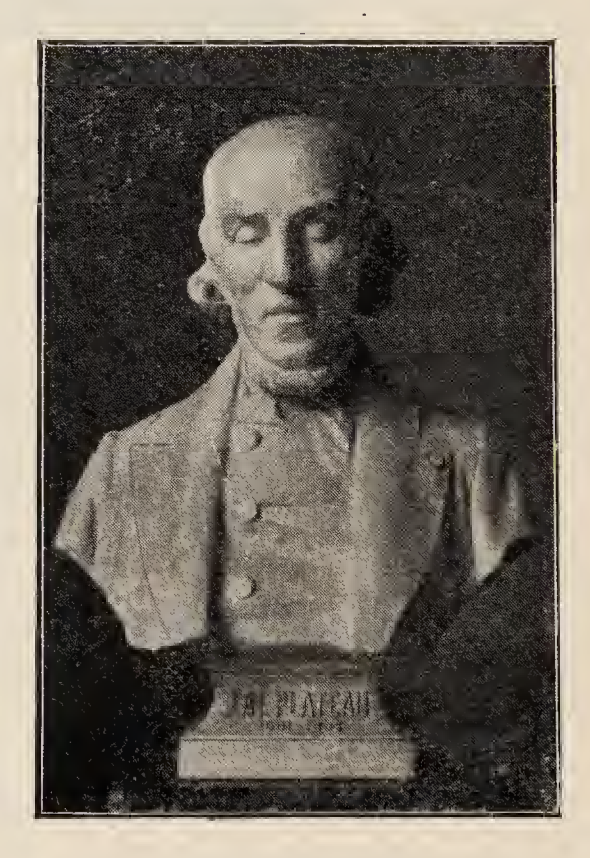
J. Guislain

Verbeeck (1779-1848). Diplômé à Paris en 1805, il enseigna l'anatomie à l'Ecole de médecine; plus tard à l'Université, fidèle propagateur de la culture horticole.

Van Coetsem (1783-1865). Docteur en Sciences mathématiques avant de passer la médecine, encyclopédiste infatigable.

Burggraeve A. (1806-1902). Remarquablement doué : don d'assimilation extraordinaire, éloquent, écrivain de talent, à une époque où la chire professorale était une tribune et non une table de laboratoire, il eut de brillants succès, enseigna l'anatomie et laissa un manuel. La chirurgie qu'il enseigna également et pratiqua avec une grande dextérité était celle de l'époque. Ses écrits historiques (Jenner et Vésale), destinés au grand public, ont été empruntés à des sources peu sûres. La **dosimétrie,** une nouvelle matière médicale issue de son cerveau, n'a pas eu de lendemain.

Guislain Jos (1797-1860). Médecin et professeur, savant et disert, a joui d'une grande autorité dans sa chaire professorale et dans le monde ; nouveau Pierre l'Ermite il a prêché, avec succès et sans tapage, une croisade pour la libération des aliénés. Il fut pour la Belgique ce que furent pour la France Pinel et Esquirol. Gand lui a élevé une statue et a donné son nom à un hospice.



J. Plateau

Soupart (1810-1901). Esprit très distingué, a enseigné avec talent la médecine opératoire et la chirurgie : on lui doit un beau cabinet d'instruments de chirurgie.

J. J. Van Roosbroek (1810-1859) l'initiateur de l'ophtalmologie en Belgique. Son élève, Victor Deneffe (1835-1910) a vécu l'âge d'or de l'ophtalmologie, qu'il a célébrée dans un verbe impeccable. Ses études d'histoire médicale sont un modèle du genre et resteront.

Le temps de l'évolution médicale a surgi. L'encyclopédie a fait son temps, les spécialités médicales vont surgir. Une équipe formée à de nouvelles lumières va se lever :

Charles Van Bambeke (1829). Savant probe, érudit et disert, académicien de bonne marque, anatomiste et biologiste. Professeur modèle.

Richard et Gustave Boddaert. Fils de médecin ayant de belles traditions. Le premier fut un interniste de grande valeur (1834-1909). Le second, un chirurgien, listérien exclusif (1836-1888).

Van Ermengem (1851), l'introducteur du pastorisme en hygiène, en Belgique, a mené toutes les enquêtes sur le choléra. Secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine.

Nuël fut une lumière de l'ophtalmologie. Professeur avant tout.

Van Duyse Daniel (1851-1924). Orateur polyglotte, professeur né, savoir universel; son domaine, l'ophtalmologie; sa chasse réservée, la tératologie de l'œil; un lourd héritage pour son fils et digne successeur.

Poirier Etienne (1829). Science aimable et communicative, aussi modeste que savant.

Van Cauwenberg Ph. (1841-1911). Savant gynécologue et obstétricien, un modèle pour son fils et successeur.

Le Boucq H. (1848). Prince de l'anatomie qu'il eut le talent de recréer pour ses élèves et pour ses disciples, parmi lesquels Van der Stricht et son fils. Ses collections d'anatomie, réalisations personnelles, rivalisent avec les riches instituts universitaires consacrés à la biologie, à la physiologie, à la bactériologie; il fut la providence des chercheurs où s'est formée la jeune et vaillante génération des professeurs de la Faculté de Médecine actuelle. (1935.)

APERÇUS D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE A LIÉGE

Petite nation pleine de vitalité et de persévérance, l'histoire de Liége ne peut se confondre avec aucune autre, elle n'est l'annexe d'aucune autre.
Faider. — Patria Belgica.

Cité épiscopale peuplée de prélats et de clercs,, Liége s'éveilla à la vie intellectuelle dès les premiers siècles de son histoire.

Les Romains, pendant le premier siècle, avaient établi leur quartier général, dans la région mosane près de la route conduisant à Cologne. Le vieux **Leodium** fut vite romanisé. En l'an 60 de notre ère, un médecin tongrois, Anicius, périt dans la seconde descente d'Agricola en Grande-Bretagne. Plus tard, en développement de la Renaissance caroline, elle dut à ses évêques, Francon (IXe siècle), Eracle et Notger (Xe siècle) des écoles publiques établies dans chaque église canonicale et surveillées par un écolâtre.


Armes de la principauté de Liége

Bâtisseurs et mécènes, comme leurs devanciers, Baldéric, Réginard et Wazon (XIe siècle) continuèrent l'œuvre de sagesse et de progrès, le jugement de Gauzechin, en témoigne : « Liége est la fleur des trois Gaules ». C'est une autre Athènes où fleurit l'amour des arts libéraux. Pour l'étude des belles lettres, elle n'a rien à envier à l'Académie de Platon.

Dans ce milieu peuplé des clercs et de dignitaires ecclésiastiques, les médecins, clercs eux-mêmes encore que laïques, appartenant le plus souvent à des familles patriciennes, jouissaient d'une considération toute spéciale. Faisant souvent partie de la Cour du Sérénissime Prince-Evêque, Grand Electeur de Cologne, ils participaient aux dignités souveraines et siégeaient dans le Conseil de la Cité.

De formaton monastique exclusive, au début, ils reçurent, plus tard, l'enseignement médical dans les universités voisines : Reims, Pont-à-Mousson, Douai, Avignon, Paris et Montpellier, quelquefois aussi à Louvain.

A côté des médecins, se livraient à la pratique sur les confins de la médecine et de la chirurgie, d'obscurs empiriques, des rebouteux : les « mires », dont la formation le plus souvent familiale, restait médiocre et sans culture générale. Demeurés tout au bas de l'échelle médicale, ces modestes chirurgiens-barbiers ont conservé et transmis fidèlement à travers les siècles des connaissances empiriques, d'où devait germer, plus tard, telle une fleur éblouissante, l'art chirurgical moderne.



Vue générale
D'après une estampe ancienne

En dehors des milieux monastiques, on ne trouve à cette époque aucun établissement d'enseignement médical.

M. Dubreuil-Chambardel a établi (1) : 1° que les connaissances médicales ont été transmises sans changements de l'époque romaine au XIIe siècle par l'intermédiaire des écoles monastiques et épiscopales; 2° que les idées médicales jusqu'au XIIe siècle sont de pure tradition romaine, qu'elles ne subirent aucune influence appréciable des maîtres de l'école de Salerne et des ouvrages des auteurs arabes; 3° que la médecine rattachée à la grammaire était comprise dans l'enseignement des sept arts libéraux, et que plusieurs des écolâtres les plus distingués insistèrent sur la nécessité de cet enseignement; 4° que l'influence française par les disciples d'Alcuin, de Gerbert et de Fulbert s'exerça puissamment sur les écoles belges, surtout à Liége, à Gembloux, à Tournai et à Cambrai et

(1) La Médecine et les Médecins dans l'ouest de la France. — Paris 1914. — Société française d'Histoire de la Médecine.

que c'est par ces disciples que les idées médicales furent transmises et restèrent en honneur dans cette région.

De nombreux Liégeois quittèrent leur ville épiscopale, l'Athènes du Nord, pour venir à Chartres se perfectionner dans les sciences. Nous noterons en premier lieu :

Alcuin, qui enseignait à Tours les sept arts libéraux et pendant les dix ou quinze années qu'il professa, attira sur les rives de la Loire un concours nombreux d'élèves venus des divers points de l'Europe. Il attachait une grande importance à l'étude de la médecine. Lui-même pratiquait cet art à Cormery, abbaye voisine où il aimait à se retirer: il organisa un jardin de plantes médicinales qu'il entretint avec soin. Il considérait que tout élève devait avoir des notions assez étendues de médecine, de façon à être capable de donner des soins aux malades.



Colonnade du Palais des Princes-évêques

Fulbert, le continuateur d'Alcuin et de Gerbert, à Chartres, s'adonna tout particulièrement à la médecine et semble, dès la première partie de sa vie, l'avoir exercée avec succès. Il nous dit lui-même qu'il se livra aux soins des malades jusqu'à son élévation à l'épiscopat, en 1006. « **Nullam me compositionem unguenti laborasse postcquam, ad ordinem episcopalem accessi.** »

Lorsqu'il prit la direction des écoles de Chartres, il n'abandonna pas ses goûts pour la thérapeutique et donna une place des plus importantes à la médecine scolastique.

Adelman, le familier de Fulbert et son secrétaire, naquit à Liége vers 997; il passa à Chartres au moins cinq années (1020-1025), puis l'évêque le rappela à Liége où il enseigna avec un succès considérable.

Adelman fut peut-être l'élève le plus assidu de l'école de Fulbert et rapporta en Belgique la doctrine et les enseignements de son maître ainsi que les éléments de l'art médical, si nous en

jugeons par plusieurs passages de ses lettres. Il maintient après Notger la réputation des écoles Liégeoises. Après lui, nous trouvons à Chartres son ami Rodolphe, disciple remarqué par Fulbet « **Cum esses apud illum ingenti exercici** » et qui, à son tour, à Liége, obtint une chaire et correspondit avec quantité d'hommes réputés des diocèses voisins.

Voici encore trois autres Liégeois : Odulfe, frère de Rodolphe, qui revint aussi enseigner dans sa ville d'origine; Alestan, très versé dans les sciences antiques qu'il enseigna, enfin Gérard, qui, après avoir professé à Liége, se retira à Metz.

Il faut encore compter au nombre des élèves de Fulbert, Francon qui, en 1047, était écolâtre de Liége, après Gauzechin et Valcher; il laissa le souvenir d'un homme fort versé dans la musique, les mathématiques, et pour qui la médecine n'était pas une science inconnue.

Ragimbald, originaire de Liége, qui devint écolâtre de Cologne après 1025, était également venu à Chartres pour chercher la connaissance de toutes sciences, en particulier la médecine, et acquit auprès de Fulbert, ce génie puissant et cette éloquence passionnée qui en firent l'un des célèbres scolastiques des écoles de la région rhénane au XIe siècle.

Olbert, qui restaura l'abbaye de Gembloux, était également élève de Fulbert et nous savons qu'il acquit auprès de ce dernier des connaissances étendues, ne négligeant pas la médecine.



Le perron. Etat actuel

* * *

Il n'est guère resté trace des écrits médicaux des primitifs moines-médecins. Il faut arriver au XVe siècle pour retrouver des manuscrits; à ce moment la médecine est sécularisée de par le fait des Universités. Les écrits de ces médecins sont en latin, d'abord, ensuite en français, quelques fois en flamand, et, plus tard, au XVIIIe siècle, en wallon. La Principauté était alors très étendue, elle comprenait au Nord une partie de la Gueldre, le Comté de Looz (Limbourg actuel), la Province de Liége actuelle, une partie

du Luxembourg (Bouillon), du Hainaut et du Namurois; à la droite de la Meuse, le duché de Limbourg et les cercles d'Empire. Le pays était ainsi bilingue et même trilingue.

Le diocèse de Liége s'étendait sur une partie du Brabant, notamment sur Louvain, d'où naquit plus tard une source de conflits de juridiction ecclésiastique avec l'Université.

« Sous Notger, au Xe siècle, l'école de Liége devint peut-être le foyer le plus ardent de la vie scientifique et littéraire de l'Empire... Ses élèves forment une brillante pépinière d'évêques... Des maîtres liégeois enseignent dans les parties les plus diverses de l'Empire... Ils pénètrent en France où l'un d'eux, Huebald, professe à Ste Geneviève de Paris avec un succès éclatant... Par contre des étudiants français, anglais et slaves, viennent grossir à Liége le nombre des auditeurs qui affluent des diverses régions de l'Allemagne... Ils y trouvaient à côté d'excellents pédagogues, des savants dont la renommée s'était étendue dans toute l'Europe septentrionale (1). »



Vue générale
d'après une estampe ancienne

Dans les siècles qui suivirent, chaque école collégiale eut son établissement d'instruction dirigée par l'écolâtre, puis la Cité elle-même ouvrit des classes (permanentes et moyennes pour jeunes gens et jeunes filles), à côté des nombreuses écoles libres, religieuses ou laïques, qui prospéraient (séminaire, collège des jésuites wallons, collège des jésuites anglais, instituts divers). Les membres du personnel enseignant se groupèrent vers le XVIIe siècle en une association qui subsista jusqu'à la fin de la principauté.

Le prince évêque Velbruck, pour réaliser son « plan d'éducation pour la jeunesse du pays » (vers 1775), fonda des écoles

(1) H. Pirenne. Histoire de Belgique I. 140.

populaires et plusieurs écoles d'enseignement supérieur ou technique, entre autres une académie de peinture, de gravure et de sculpture, une école de dessin mécanique et une chaire de mathématiques.

* * *

Presque tous les médecins de cette époque étaient férus de mathématiques, d'astrologie, quelquefois de magie et même de sorcellerie, mode qui dura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Nous trouvons plusieurs de Laet, pronosticateurs fervents depuis Jean L'ancêtre, 1476, jusqu'à Gaspard II en passant par Gaspard Ier et Alphonse. Ces derniers firent florés à Anvers où ils s'implantèrent.

Maître Jean Franco (fils de Jean Franco, docteur ès-sept arts libéraux et en l'art de la médecine), publia « **Ephemeris meteorologica,** description et déclaration sur les révolutions et inclinations de l'an de Notre-Seigneur MDCXXXIX. »

Mathieu Lansbert, mathématicien, publia l'« **Almanach pour l'année bissextile** 1636, avec les guétides pour Bruxelles et Anvers pour aller et venir. » C'est l'ancêtre du fameux almanach liégeois de Langsberg, dont le genre s'est perpétué jusqu'à nos jours. Lansbert avait succédé à Maître Jehan Lescollier, **médecin practisien en la dite cité,** demeurant en la rue Saint-Jean l'Evangéliste, à l'Enseigne du Griffon d'Or, qui avait publié: **Pronostication sur le temps du ciel courant,** l'an de grâce MDLVI faite et calculée sur le méridien de la cité de Liége.

En 1640 surgit un autre almanach, du sieur Nicolas, autre mathématicien qui n'eut pas de successeur.

* * *

Les notions de chimie et de physique se font jour chez les médecins liégeois, on doit à M. D. (?) un traité sur l'**aimant,** un traité des **thermo-baromètres, hygromètres,** etc.

L'an 1691, le 31 mars, le règlement du collège des médecins érigé par Son Altesse Sérénissime, fut publié au son de la trompette, au Perron. — En général les relations du **Collegium medicum** avec Son Altesse furent excellentes. Il y eut cependant des alertes. En 1760, le Collège s'étant permis par l'organe de son Préfet. Nessel (1685-1760), de faire observer respectueusement à Son Altesse que la présence d'un charlatan (De la Grave) à sa

cour, comme médecin et comme conseiller, était peu désirable, le Collège fut suspendu.

A la mort du Prince Jacques Théodore de Bavière, tout rentra dans l'ordre. A Spa, était très estimé le docteur Baron (dit Barim), licencié de Pont-à-Mousson en 1712. Il devint préfet du **Collegium medicum** par ordre du Prince sans avoir **docé** de son baptistère ni de ses études, malgré l'opposition du **Collegium medicum.**

Les charlatans et les empiriques pullulaient dans la principauté, le **Collegium medicum** devait refreiner leurs excès.

* * *

Enfin, le pays de Liége, fut de tout temps célèbre par ses eaux.

Les eaux de Tongres furent prônées par Stassius (Stas), en 1560 ; celles de Huy, par de Pair (1600-1701), par de Barbaire (1712-1750), et par Tillers (1711-1850), qui eut à s'occuper, sur l'ordre de Marie-Thérèse, des eaux de Marilmont; l'eau de Chevron, celle de Brée, eurent aussi leurs défenseurs.

Mais tout cela était peu de chose à côté de l'irrésistible renommée des eaux de Spa.

Pline le jeune vantait la vertu des eaux de Spa quand il fait allusion à la « fontaine remarquable » du Pays de Tongres. Mais ce n'est qu'en 1326 que Spa entra dans l'histoire lorsque Collin le Loup bâtit une auberge près de la fontaine du Pouhon. Dès lors, Spa ne fit que s'accroître; Montaigne, Ambroise Paré, Van Helmont, Bernard Palissy, célébrèrent la vertu de ses eaux.



La place du marché
au XVIIIe siècle
et la fontaine minérale du Pouhon

Vers 1550, le vénitien Agostino, médecin de Henri VIII, roi d'Angleterre, fut le premier étranger célèbre qui vint demander aux eaux de Spa le rétablissement de sa santé. Alexandre Farnèse vint ensuite. En 1577, Marguerite de Valois s'y rendit sous prétexte de rétablir sa santé et fit le récit détaillé de son voyage dans ses curieux « Mémoires ». Parmi les plus illustres malades qui sont venus à Spa, nous citerons : Charles II, roi d'An-

gleterre, Come III de Médicis, Christine de Suède, le tsar Pierre-le-Grand, Gustave III de Suède, Joseph II.

Helvetius, médecin de S. A. E. Mgr le Duc d'Orléans (1705), Nicolas Lemery, Michel Torres (1717), Pedro Frésart (1711), M .Dubar, docteur en médecine à Maestricht, Ledrou Noël (1690), Villiers, Gervais (1701), se firent les défenseurs des eaux de Spa.

Au point de vue bibliographique : Philippe Ghérincx (Geringo) (1472-1555), décrit la fontaine ferrugineuse de Saint-Gille, près de Tongres (1578) ; puis, Gilbert Fuschius, dit Lemborch ou Fhilarethe (1504-11567), jouit d'une grande renommée; médecin des princes-évêques, il publia de nombreux ouvrages sur les eaux et notamment «**Tungri civitas Galliae habet fontem insignem**».

Le grand animateur des eaux, Henri De Heer, docteur-médecin des princes-évêques, fit de nombreuses publications sur celles de Spa :

— (1614) - Spadacrene : **hoc est fons spadanse ejussingularia, bibendi modus, medicamena bibentibus, necessaria ;**

— (1616) - « **Les fontaines de Spa décrites premièrement en latin, sous le titre de Spadacrene** » avec des additions par Henry Ab. Heer, doct. méd. de S. A. Sme le Prince Ferdinand, électeur de Coloïgne, Liége. Il y eut de nombreuses rééditions jusqu'en 1685, avec des additions par Streel (1630), Chrouet (1730) et Bresmael (1660-1734).

Les publications de De Heer lui valurent une controverse fort vive avec J. B. Van Helmont, controverse qui ne fut à l'honneur ni de l'un ni de l'autre.

Bresmael fut le digne continuateur de Ab. Heer et de sa doctrine; médecin de Pont-à-Mousson et premier Préfet du **Collegium medicum Leodense (1690).** On a de lui : **la Circulation des eaux ou d'hydrologie des eaux d'Aix et de Spa** (1700).

Boerhave, l'étoile médicale de Leyde et de l'Europe, était le grand défenseur des eaux de Spa. De Limbourg, un Liégeois de ses élèves, fit une thèse sur les eaux de Spa à son instigation (Leyde 1750 : chez Elie Luzac).

Ajoutons les noms de : Malmédie, diplômé de Leyde (1702), élève de Boerhave, Presseux, de Theux (1746), Nessel fils (1685-1760), Falize, dit Motte (1719-1790), Hoffmann (1762), chirurgien à Maestricht, Dellewaide (1710-1782). Demeste Jean (1745-1783), licencié de Reims, compte parmi les 54 médecins qui ont publié sur les eaux de Spa.

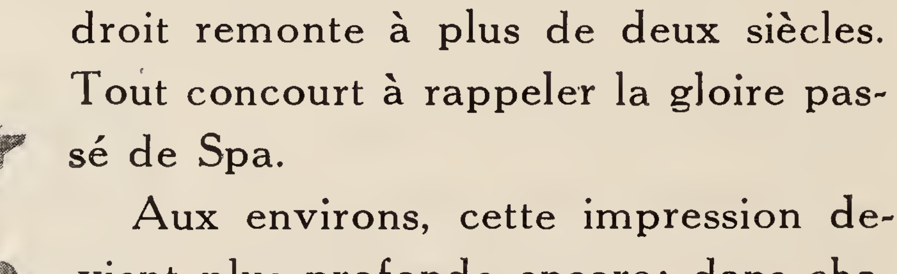
Ce qui ajoutait encore à l'attrait de la vieille ville d'eaux, célèbre à un moment où les stations balnéaires de France et d'Allemagne naissaient seulement, c'était la grande liberté dont on y jouissait. On jouait à Spa par permission du Prince-évêque de Lége, et à son profit. Liberté de religion absolue, à condition de ne pas faire de propagande et de ne pas provoquer de désordres, chose étonnante à une époque où toute l'Europe était déchirée par des dissentiments religieux.

Bien des personnes pour échapper aux persécutions dont elles étaient l'objet dans les provinces belges et les pays voisins, venaient se réfugier dans la principauté épiscopale, l'asile des proscrits.

SPA ET SA REGION

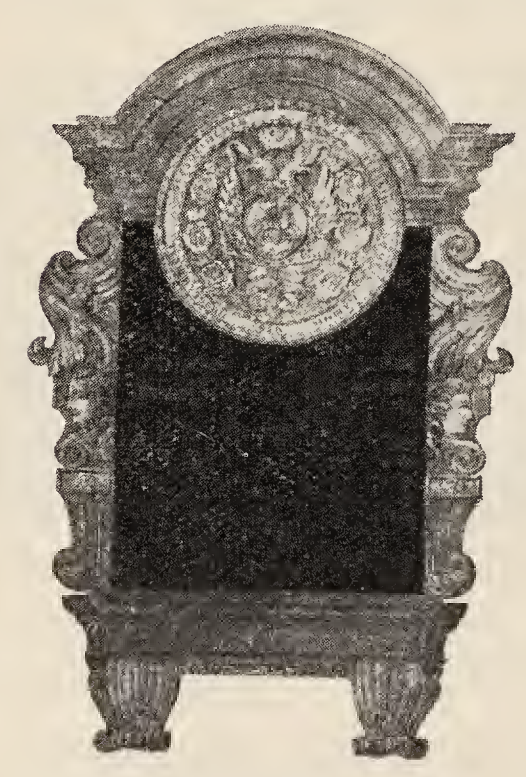
Le touriste débarquant à Spa y trouve l'aspect des cités balnéaires à la mode : la verdure des parcs et des avenues, le luxueux Casino et l'établissement des bains frappent par leur caractère riant. Tout y est gai et accueillant.

Peu à peu le visiteur découvre l'aspect archaïque de la petite cité et les souvenirs de son passé glorieux, des enseignes le soulignent : au Duc de Brabant, au Comte Fernand, au Roi de Pologne, au Duc de Rivoli, Hôtel Bourbon; de vieilles demeures portent des plaques commémorant le séjour d'artistes, de rois, de princes. Les arbres séculaires des pardins rappellent que la vogue de l'endroit remonte à plus de deux siècles.



Tout concourt à rappeler la gloire passé de Spa.

Aux environs, cette impression devient plus profonde encore: dans chaque ravin, le long de chaque chemin forestier, le souvenir d'hommes illustres renaît: il est évoqué par un monument ou simplement par une inscription.



Cadeau envoyé à Spa par le tsar Pierre le Grand

Comment visiter le vallon de la Promenade Meyerbeer, sans songer à l'artiste qui affectionna ces parages retirés. Mais c'est le charme profond de

l'Ardenne qui donne à Spa ses principales séductions : on y respire l'air vif de la montagne.

A deux pas du centre de la vie mondaine s'ouvre une multitude de sentiers forestiers gravissant capricieusement la montagne ou parcourant en corniche ses flançs escarpés. Spa masse ses toits ardoisés dans une vallée verdoyante, abritée au nord par des versants raides et touffus. Ca et là, parmi le moutonnement des croupes boisées, la tourelle de quelque château pointe au haut d'une côte.

Au loin, sur le plateau on découvre de vastes forêts, des plantations d'épicéas et des étendues fangeuses, car Spa si prospère et si animée est tout proche du sommet des Hautes Fagnes désertes et pauvres.

De toutes les sources de Spa la plus active, la plus célèbre et de beaucoup la plus fréquentée, est le Pouhon Pierre Le Grand. Elle doit sa faveur à sa situation tout d'abord et surtout à la valeur de ses eaux. Son nom Pouhon est wallon: on désigne sous ce nom toutes les fontaines ardennaises (pouhi-puiser).

« L'eau du Pouhon est le type de celles de Spa; elle est très gazeuse et agréable à boire, lorsqu'on est habitué à sa saveur. Les personnes qui la prennent pour la première fois lui trouvent un goût sulfureux; il serait plus exact de dire que son odeur est légèrement sulfureuse, car son gaz contient des traces d'hydrogène sulfuré presque indosables, mais perçues par l'odorat. »

Dr. Wybauw.

Pierre Le Grand y vint en 1717 et y retrouva la santé; en témoignage de reconnaissance, il fit apposer en 1718 une inscription latine :

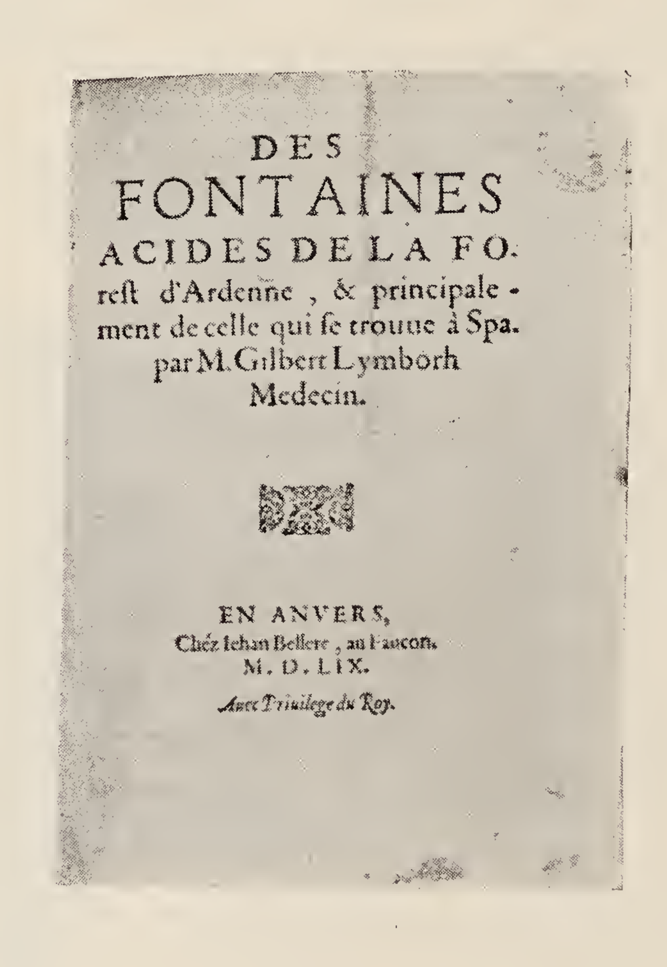
« Pierre 1er, Empereur de Russie, religieux — invaincu — qui a rétabli la discipline militaire parmi ses troupes, fait éclore dans tous ses états toutes les sciences et les arts, armé une puissante flotte de vaisseaux, par le seul secours de ses lumières, augmenté ses armées presque à l'infini, et ayant mis en sûreté ses royaumes et ses conquêtes, même au plus fort de la guerre, a quitté ses Etats pour voyager parmi les peuples étrangers et après avoir examiné les mœurs des différents peuples de l'Europe il s'est rendu par la France, Namur et Liége, en ce bourg de Spa et ayant pris avec succès ses eaux salutaires et particulièrement celles de la fontaine de Gerenstrie il a repris ses premières forces et recouvré une santé parfaite. »

L'an 1717, le 22 juillet, étant retourné dans son empire par la Hollande, il a fait mettre ici ce monument éternel de sa reconnaissance. L'an 1718.

* * *

Dans cette admiable région spadoise, délice de tous les étrangers, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (sans en excepter l'ex-empereur Guillaume II, qui s'y était fait ménager une retraite sûre), il faut rappeler la charmante petite ville de Theux. Elle est tranquille, isolée, inconnue des touristes; elle voisine avec les ruines de Franchimont, célèbre par le dévouement des 600 Franchimontois.

Elle a conservé le beau jardin de Monsieur de Limbourg où fréquentaient tant de personnages de marque : Madame de Genlis, Gustave III, roi de Suède, etc. Le jardin a conservé son ordonnance primitive: des parterres dominés par une double terrasse disposée en fer à cheval et surmontée par un pavillon. Elle est la p ropriété de M. Philippe de Limbourg, descendant du célèbre médecin.


DES
FONTAINES
ACIDES DE LA FOrest d'Ardenne, & principalement de celle qui se trouue à Spa.
par M. Gilbert Lymborh
Medecin.

EN ANVERS,
Chéz Iehan Bellere, au Faucon.
M. D. LIX.
Auec Priuilege du Roy.

DES

FONTAINES

ACIDES DE LA FO-
reſt d'Ardenne, & principalement de celle
q̃ui ſe trouue à Spa. par M. Gil-
bert Lemborch Me-
decin.



A LIEGE,
Chez Gualthier Morberius.

M. D. LXXVII.

AVEC CONSENTEMENT.

SCEAUX DE NOS UNIVERSITES



Gand



Liége



Bruxelles


Louvain

Table des illustrations

